

Stefano Stoll, rêveur pragmatique

À la veille de l'ouverture de la biennale suisse d'arts visuels Images Vevey – dont la 9^e édition s'intéresse au sentiment de connexion et de déconnexion, entre réalité tangible et fantasme numérique –, son fondateur et directeur, Stefano Stoll, revient sur son parcours, marqué par la passion et un travail acharné.

Texte : Anaïs Viand – Photo : Julien Gremaud

« Difficile de résumer qui je suis. On a tous-tes des parts d'ombre et de lumière. Et je suis un fervent défenseur de la nuance », prévient Stefano Stoll. C'est d'ailleurs le sujet de son livre de l'été : *Le Courage de la nuance*, de Jean Birnbaum. Un ouvrage qu'il juge extrêmement actuel, car il encourage à « surmonter la polarisation des causes et des débats ». Il est temps de « retrouver le goût de la nuance, de respecter la diversité des opinions pour trouver ce qui fait lien », précise celui qui peut se questionner devant une session de tir au but autant que face à un dessin d'enfant. Tout est matière à réflexion pour cet intellectuel pragmatique et sensible. Et quand la curiosité va de pair avec la sensibilité, il faut se protéger, veiller à séparer les sphères personnelles et professionnelles. Il préfère ainsi évoquer les artistes qu'il accompagne et expose depuis près de trente ans plutôt qu'étaler son quotidien ou son pedigree. Son parcours est pourtant inspirant à plus d'un titre.

Fils de médecins, il délaisse son héritage familial pour un double cursus. « J'admire celles et ceux qui, tous les jours, dans leur travail, sont confrontés à des problèmes de santé, mais ce chemin n'était pas compatible avec mon empathie. J'ai eu la chance de ressentir des émotions extraordinaires en découvrant une exposition de Robert Frank au Kunsthaus, à Zurich (1995) ou encore les peintures de Nicolas de Staël », explique-t-il. Un jour,



Bernard Blatter – alors directeur du musée Jenisch Vevey – lui offre un conseil précieux : « Tu aimes l'art et tu pourras l'apprendre dans n'importe quel livre, mais tu ne pourras maîtriser la langue des financiers qu'en faisant HEC. » À contrecœur, Stefano Stoll se lance alors dans des études d'économie et d'histoire de l'art. Et c'est là qu'apparaît son envie de créer des ponts entre la photographie, l'économie, le tourisme et la politique. « Je voulais abattre les préjugés et tout ce qui empêche de construire des projets d'envergure à plusieurs, se souvient Stefano Stoll. J'ai découvert le vrai sens de l'authenticité auprès des artistes, curateur-ices et commissaires qui dédient leur vie à mettre en forme la complexité du monde, à lui donner une dimension visuelle. En parallèle, j'ai assisté à l'émergence des réseaux sociaux, et je sentais que l'image allait devenir le principal vecteur de communication internationale, ce que j'appelle désormais "l'espéranto". » Tel un langage, il apprend tout du 8^e art : son vocabulaire, sa grammaire, ses pièges et ses forces. « Plus on maîtrise une langue, et plus on peut exprimer des émotions et des pensées complexes, poursuit-il. À la théorie s'ajoutent des expériences de terrain, riches et complémentaires.

Illumination nocturne

En 1997, il est invité par un ami – lui aussi étudiant – à créer les Journées photographiques de Bienne, qu'il codirigera jusqu'en 2003. Autre étape importante de sa carrière, l'exposition nationale suisse de 2002 (*Expo.02*), qui se tient autour des lacs de Bienne, de Neuchâtel et de Morat – sur terre et sur un bateau naviguant sur les trois lacs. Durant deux ans, il intègre l'équipe de direction artistique du projet, et apprend à envisager le présent et l'avenir de façon hors norme. « 1,5 milliard d'euros pour penser out of the box. Il s'agit là de mon "MBA" sur le terrain. À la réalité de la faisabilité technique et financière, j'ai pu confronter des envies utopiques », complète-t-il. En 2004, il continue d'investir l'espace public avec le festival de dessin urbain PictoBello qu'il fonde et dirige pendant plus de dix ans. Le gigantisme national laisse place à un événement à taille humaine dans les rues de Vevey.

Il complète ce parcours par dix années au sein de l'administration publique. En tant que délégué culturel de la ville de Vevey, il poursuit et partage une double réflexion qui ne cesse de l'obséder : qu'est-ce que l'image ? Et comment faire de Vevey une ville d'images ? « Ce positionnement marketing urbain avait déjà été initié dix ans plus tôt par la municipalité, du fait de l'école de photo de Vevey – l'un des plus anciens établissements dédiés au 8^e art en Europe –, mais aussi de la présence de Charlie Chaplin sur le territoire les vingt-cinq dernières années de sa vie, du musée Jenisch Vevey ou encore de la Fondation Oskar Kokoschka. Cependant, on avait beau avoir des lieux et des personnalités de référence dans la photographie, le cinéma et la peinture, le message n'était pas clair », explique-t-il. Et si la solution se trouvait dans le problème ? La réponse lui vient une nuit : installer des images

géantes dans la ville. « Quand j'ai partagé cette idée, j'ai reçu quelques avertissements : "Impossible ! Les photographes aiment trop le white cube [en muséologie, un grand espace d'exposition aux murs blancs, ndlr] et maîtriser les paramètres d'éclairage, les tirages sur papier baryté et la marie-louise !" » Une mise en garde qui ne le fait pas pour autant reculer. Il crée, en 2008, Images Vevey et conçoit ce musée à ciel ouvert comme un produit culturel au service du développement touristique, économique, social et culturel de la ville. Ce qui n'était qu'une simple illumination nocturne devient, quinze ans plus tard, la biennale consacrée aux arts visuels que l'on connaît, qui compte désormais quinze employé-es à l'année et une soixantaine de partenaires. Et se déploie sur quatre verticales (un espace permanent d'exposition, une bourse de création, une maison d'édition, et une résidence) pour continuer d'accompagner les artistes.

Potion magique

Ce succès est le fruit d'un travail collectif de longue haleine. « Développer des projets taillés sur mesure pour les artistes comme pour la ville est prenant et complexe », souligne le chef d'orchestre. Avant d'être un manager et de trouver des fonds, Stefano Stoll est un rêveur qui cherche toujours à rendre possible l'impossible, à titiller nos imaginaires. Si les projets aux solutions ingénieuses sont innombrables, il pointe les difficultés inhérentes au lac, l'un des éléments les plus imprévisibles. « En 2016, il fallait visiter l'exposition de Guido Mocafico avec le club de plongée. C'était un défi technique d'envergure », se souvient-il. Doit-on en déduire qu'une bonne curation est nécessairement extraordinaire ? Là encore, tout est une question de nuance. « Il doit y avoir une équation entre l'œuvre et le lieu. Il faut faire en sorte que l'histoire racontée par l'image soit amplifiée par l'installation, et à l'inverse, que la proposition soit capable de réinterpréter le lieu de monstration. » Un critère parmi une cinquantaine d'autres qui composent la feuille de route que Stefano Stoll partage avec ses équipes mais qu'il maintient aussi secrète « que la potion magique d'Astérix et Obélix », s'amuse l'infatigable. Les 50 projets montrés dans cette édition 2024, dont le thème est « (Dis)connected, entre passé et futur », ont nécessité plus de 250 versions de travail. Andreas Gursky, Candida Höfer, Daidō Moriyama... Aux côtés de grands noms, on trouve des réflexions qui s'annoncent passionnantes. Ici, un commissaire robot qui fait et défait une exposition devant les yeux du public (*A perfect Sentence*, Oliver Frank Chanarin) et là, une double vie, entre réalité et virtualité (*Time on Quaaludes and Red Wine*, Anna Galí). « Nous vivons un moment clé de l'Histoire avec l'irruption de l'intelligence artificielle : nous n'avons jamais été aussi connectés et déconnectés qu'aujourd'hui et notre lien social s'en trouve profondément changé. C'est cette faille sismique entre une nostalgie du passé et une curiosité de l'avenir que nous tentons de représenter ». Rendez-vous à Vevey à partir du 7 septembre pour découvrir l'œuvre de Stefano Stoll, résolument visionnaire. ✕